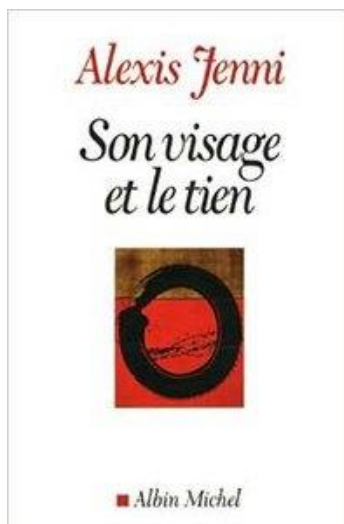


Les recensions de la boutique

N° 11

Monastère N-D d'Hurtebise



Alexis Jenni

« Son visage et le tien »

Editions Albin Michel – 2014 – 175 pp

Alexis Jenni est connu comme romancier. Il a obtenu le Prix Goncourt en 2011 pour son coup d'essai (qui s'est donc avéré coup de maître) : « L'Art français de la guerre ». Mais c'est aussi un scientifique de haut vol – et un croyant qui, comme le livre que je voudrais évoquer ici en convainca, n'a pas sa langue en poche ni son esprit en berne !

Dans « Son visage et le tien », un essai à cheval entre théologie et spiritualité, Alexis Jenni aborde la question de la foi non pas seulement, ni peut-être même d'abord, par le biais de la raison mais par celui des sens et donc du corps – par le goûter, le voir, l'entendre, le sentir, le toucher. Notons en passant qu'il ne manque sans doute pas d'intérêt de parler des sens en usant de verbes : ça donne à penser qu'on ne s'y référera pas comme à des abstractions, à des idées, mais comme à des actions, des opérateurs de changement, du « dynamisme ».

On ne s'étonnera guère, du coup, de ce que l'auteur fasse largement appel et une large place à l'expérience dans les pages qu'il propose à notre lecture : à des événements qui lui ont permis de changer de point de vue, d'approfondir son écoute, de redécouvrir la saveur des liens, de la présence – et d'être touché corps et âme par telle parole ou par tel geste. A ce propos, j'ai souvent pensé à ces moments où, dans l'évangile, au moment où, ébahi par la foi de son interlocuteur, il va faire merveille, Jésus est, lit-on, pris de pitié c'est-à-dire, au sens littéral et strict du terme, pris aux entrailles, ébranlé jusqu'aux tripes. Comme quoi, s'il ne fait aucun doute que la foi peut être pensée (qu'elle requiert de l'être, en fait), on se tromperait en estimant que c'est là tout ce qu'elle peut faire ou faire faire ! La foi se vit, autrement dit elle se pense, soit, mais encore elle se goûte, se laisse sentir, touche, offre de voir et d'entendre.

Outre les chapitres qu'il consacre directement à chacun des cinq sens, Alexis Jenni amorce sa réflexion par quelques pages où il aborde la question de/du « savoir » et la termine (« momentanément » : on se situe ici clairement dans la perspective d'une dynamique du provisoire, chère au frère Roger, de Taizé) en évoquant le « parler ». Je me contenterai dans ces quelques lignes de faire écho à ces réflexions-ci – vous laissant volontiers le plaisir de glaner par ailleurs de quoi nourrir votre méditation...

Etrangement peut-être (encore que...) l'auteur relie le verbe « savoir » à la question cruciale, certes, mais peut-être inattendue en l'occurrence, de la mort et de l'au-delà : ce « quelque chose » qu'on sait (qu'on va mourir) mais dont on ignore tout (qui peut expliquer ce que mourir veut dire, et pourquoi on meurt, et où ça nous mène de mourir, etc. ?)... Ce « quelque chose » qui lui fait se demander :

« Comment imaginer que ceci dont je parle, ceci qui excède tout ce que l'on connaît, tienne dans ma toute petite vie ? » (p.25)

– et qui aussitôt lui fait dire :

« La vie après la mort, quant à elle, me paraît hors d'atteinte, on verra bien au moment d'y être. Ce qui est là, et d'une façon très intense, c'est la vie avant la mort, celle où je suis, celle où nous sommes ensemble, celle qui me porte et m'imprègne et m'anime. Cette vie-là a valeur d'éternité, par elle nous expérimentons que nous sommes éternels, car nous sommes vivants par quelque chose qui ne meurt pas, quelque chose qui est là et qui reste, et qui ne dépend pas de nous et que nous ne faisons qu'abriter. »

On croirait lire Maurice Zundel !

« La foi est un organe supplémentaire, écrit encore Alexis Jenni dans ce chapitre liminaire, non pas pour découvrir le sens secret de toutes choses, mais pour en percevoir la vitalité. »

Voilà pourquoi « croire » ne revient pas d'abord ni surtout à penser, mais à cultiver assez la confiance pour se rendre disponible à ce qui vient (la mort, par exemple) sans en être tellement obnubilé qu'on n'entreverrait plus tel autre monde de lumière permanente déjà là, disponible, présent.

Pour y parvenir, pour aborder à cette sereine (autant que possible) disponibilité, nous pouvons compter sur la parole ou plutôt sur le « parler », sur la capacité qu'il nous offre d'explorer le monde et de le soulever. Le « parler », plus profond que l'écoute – si profond, à vrai dire, qu'il la suscite en donnant vie aux mots. Ce à quoi Jenni cherche à nous rendre sensible, en fait, c'est à ce qu'il appelle « un dire sensoriel », actif, et tel que dire quelque chose revient à entendre, à vouloir comprendre, saisir ce quelque chose que je ne sais pas. Un outil, l'activité d'un outil qui m'a été donné (et, de fait, le « parler » me précède toujours, il ne m'a pas attendu pour s'exercer ; il est toujours déjà disponible) pour faire voir ce qui échappe, entendre ce qui s'est replié dans le silence, toucher quelqu'un avec qui je me sens en résonance... « Parler », afin de faire être ce qui n'est qu'en puissance : l'instrument de la création, de l'inventivité – où l'on retrouve la formidable intuition biblique selon laquelle Dieu dit, et cela est. Et est bon ! On pense aussi à ces quelques versets de la lettre aux Hébreux (4,12-13), véritable hommage à la parole (de Dieu) dans son rapport avec la vérité : *« Elle est vivante, la parole de Dieu, énergique et plus coupante qu'une épée à deux tranchants ; elle va jusqu'au point de partage de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles... »*

Un fameux « petit » livre d'une très haute densité spirituelle – subtil, surprenant, passionnant...

Jean-François Grégoire